

PHILIPPE LE GUILLOU

**LE PONT  
DES ANGES**

roman

*nrf*

GALLIMARD

## DU MÊME AUTEUR

### *Aux Éditions Gallimard*

- LA RUMEUR DU SOLEIL, *roman*, 1989 («Folio», n° 2662).
- LE DONJON DE LONVEIGH, *roman*, 1991.
- LE PASSAGE DE L'AULNE, *roman*, 1993 («Folio», n° 2859).
- LIVRES DES GUERRIERS D'OR, *roman*, 1995 («Folio», n° 4182. Nouvelle édition).
- LE SONGE ROYAL. Louis II de Bavière, 1996 («L'un et l'autre»).
- L'INVENTEUR DE ROYAUMES. Pour célébrer Malraux, 1996.
- LES SEPT NOMS DU PEINTRE. Vies imaginaires d'Erich Sebastian Berg, *roman*, 1997. Prix Médicis 1997 («Folio», n° 3473).
- DOUZE ANNÉES DANS L'ENFANCE DU MONDE, récit, 1999.
- STÈLES À DE GAULLE, 2000.
- LE ROI DORT, *roman*, 2001.
- LES MARÉES DU FAOU, *roman*, 2003 («Folio», n° 4057).
- APRÈS L'ÉQUINOXE, *roman*, 2005.
- LA CONSOLATION, *roman*, 2006.
- LE DÉJEUNER DES BORDS DE LOIRE, suivi de MONSIEUR GRACQ. Édition revue et augmentée, 2007 («Folio», n° 4512).
- FLEURS DE TEMPÊTE, *récit*, 2008.
- LE BATEAU BRUME, *roman*, 2010.
- L'INTIMITÉ DE LA RIVIÈRE, *récit*, 2011.

### *Aux Éditions Gallimard Jeunesse*

- SUR LES TRACES DE JÉSUS, *récit raconté par Philippe Le Guillou, illustrations de Maurice Pommier*, 2002.

### *Aux Éditions Artus*

- LA MAIN À PLUME, *essai*, 1987.
- IMMORTELS, MERLIN ET VIVIANE, *récit*, 1991.

*Suite des œuvres de Philippe Le Guillou en fin de volume*

LE PONT DES ANGES



PHILIPPE LE GUILLOU

LE PONT  
DES ANGES

roman

*nrf*

GALLIMARD

*Il a été tiré de l'édition originale de cet ouvrage quarante exemplaires sur vélin pur fil des papeteries Malmenayde numérotés de 1 à 40.*

© Éditions Gallimard, 2012.

*À Jérôme*





# LE DORMEUR DE ROME



## NOTES TIBÉRINES

Le téléphone avait sonné, m'arrachant à cette rêverie lente et répétitive qui occupe le plus clair de mes journées. Je me souviens que j'observais des ouvriers montés sur un échafaudage qui s'affairaient à rendre à la façade d'en face ce bel ocre si caractéristique du vieux cœur de Rome. On était dans les tout derniers jours de mars et il montait de la terrasse un parfum de fleurs que mon odorat défaillant peinait à identifier. Mario, mon assistant, devait être sorti. J'ai décroché ; une voix forte, assurée :

— J'aurais voulu parler à Julius (mon nom de plume). Je suis le cardinal Sullivan. J'ai vu l'hiver dernier votre pièce *La chambre souterraine* qui était jouée à Dublin et je connais votre journal. Votre travail est admirable mais ce n'est pas pour cela que je vous appelle. La presse et les médias ne parlent que de la lettre ouverte que vous venez de publier après la mort du pape Miltiade. Elle est d'une violence terrible et j'aimerais en parler avec vous, si vous en avez l'envie et le loisir, quand toutes ces histoires seront finies (il devait penser à l'enterrement du pape et au conclave). Je resterai quelques jours encore avant de rentrer en Irlande.

La démarche et la simplicité de ce cardinal inconnu m'avaient surpris. Les hommes d'Église passaient rarement le seuil de mon repaire du quartier de la place d'Espagne où je m'étais posé quand j'avais su qu'une maladie nerveuse et musculaire me condamnait lentement à l'horizontalité d'un lit et au cercle d'une chambre. J'avais vécu toutes ces dernières années à Milan, mais je m'étais dit que je serais mieux, enfermé à Rome, pour le Tibre et la beauté de la ville, même si je ne la voyais plus. Et c'est sans doute parce que j'aimais Rome plus que tout que j'avais détesté le climat de violence qui avait marqué le dernier versant du pontificat de Miltiade, les attentats incessants, les vies sacrifiées.

Après avoir reposé le téléphone, tout en regardant les ouvriers de l'immeuble d'en face se faire rudoyer par un contremaître brutal et fou d'efficacité, j'entendais encore la voix du cardinal, décidée mais avec une forme de délicatesse dans le ton, et je me demandais si je n'avais pas rêvé. Ce prélat, au moment d'assister aux obsèques du pontife et de participer aux tractations d'avant conclave, avait-il donc du temps à perdre pour appeler un écrivain qu'il n'avait même pas morigéné ? Les cardinaux n'avaient pas l'autorité et les manières des contremaîtres. Celui-ci souhaitait simplement parler. Le plus incroyable était qu'il ait vu *La chambre souterraine*, un huis clos passionnel et sinistre si éloigné de l'espérance et des lumières de la foi.

Depuis des années — et plus encore depuis que la sentence de mon immobilisation définitive était tombée — j'avais cessé de m'intéresser aux affaires du monde. J'avais assez à griffonner mes carnets et à inventer des monologues ou des huis clos désespérés et grinçants qui m'avaient valu la curiosité des metteurs en scène et, reconnaissons-le, une certaine notoriété.

*La chambre souterraine* qu'avait vue le cardinal Sullivan était au nombre de ces textes. Et je le redis, ce n'était pas l'Église qui m'avait attiré à Rome, mais le souvenir du Tibre, la beauté des terrasses et des tuiles, la perspective des collines et des cyprès. On était au milieu du siècle et le pontificat du premier pape venu d'Afrique, Miltiade II, voyait chaque jour des surgissements de haine et des carnages sans pareil. Le pape, un intellectuel distingué dont l'élection avait suscité beaucoup d'espoir, n'apparaissait plus : on le disait captif de son palais du Latran et aux mains d'un certain entourage.

Je n'étais sûrement pas venu à Rome pour le pape et, tout près de cette place d'Espagne, avec son fleurissement d'azalées qui en fait pour moi un des lieux les plus magiques de la ville, je passais mes journées à regarder le ciel, la profondeur du bleu romain, et à broder des fictions sardoniques que se disputaient quelques metteurs en scène pour le plus grand plaisir de quelques théâtres à la mode. Pour eux j'étais un mystère, le dramaturge caché, couché, un gisant qui animait un théâtre d'ombres et de figures absurdes, un enchanteur que les sortilèges ne visitaient plus, le dormeur de Rome.

Mon assistant m'apportait chaque jour la presse. J'avais un goût particulier pour les faits divers et la litanie des attentats qui dévastaient la ville, quelle que fût l'inspiration de leurs auteurs : islamiste, matérialiste, apocalyptique et, le plus souvent, indéterminée. Un de ces attentats, dans l'hiver, m'avait profondément touché : près de la station Termini, un bus avait explosé, laissant un grand nombre de morts, et la presse avait beaucoup montré les visages des tués, parmi lesquels un jeune Fabrizio de dix-sept ans qui n'était pas le poseur de bombe, tout juste un passager innocent. Le visage de ce beau gosse étendu sur une civière m'a longuement hanté. Il avait payé de sa vie, lui qui était manifestement sans haine. Ce n'était pas

un fanatique, ce n'était pas un croisé, mais un jeune homme qui allait étudier ou lire dans les jardins par une belle journée de février. C'était un mort parmi des centaines d'autres. C'était le mort de trop.

Le heurt des religions, les tensions mondiales, la haine inexpiable des peuples n'avaient pas leur place dans la ville du Tibre — la ville des fontaines, des palais et des places — qui doit demeurer un conservatoire de la beauté. Ma paralysie progressive me faisait aspirer à la paix, à la contemplation du bleu du ciel, depuis mon lit qui donnait sur un champ de tuiles et de jardins suspendus, et à l'attente de l'égérie imaginaire qui me relèverait.

— On a appelé. Un cardinal, ai-je dit à Mario à son retour.

— Il avait appelé tôt ce matin, vous dormiez encore. J'ai d'abord cru à une plaisanterie, mais j'ai vérifié, il y a bien un cardinal Thomas Sullivan, archevêque d'Armagh. On n'en a pas fini si tout le Sacré Collège téléphone...

— Rassure-toi, il y a peu de risque. S'il rappelle, il ne faut pas l'éconduire. Quand tu auras une minute, pourras-tu me retrouver mon « À un pape » ? C'est pour parler de ce texte qu'il veut me voir, et aussi de mes pièces...

— Je ne suis pas surpris. Votre attachée de presse est débordée aussi... Les demandes d'interview se multiplient. C'est l'effet de votre lettre ouverte.

À peine avais-je appris la mort du pape que j'avais approché de moi, dans un mouvement de rage, le petit clavier que supporte au-dessus de mon lit un bras articulé et je m'étais mis à écrire, d'une traite :

« Vieille momie parée, insensible sous ta tiare, te voilà partie. Tu meurs dans l'indifférence et la haine, claquemuré dans

ce Latran que tu auras profané par ton indignité et tes trahisons. On rapporte que tu en aimais le cloître et le ciborium. Tu meurs et tout le monde te croyait déjà mort dans une ville défigurée par les attentats, je sais de quoi je parle. Au moment où tu basculais, je le souhaite, dans un monde de cauchemars, face à ton Juge effroyable, un jeune homme, un innocent, mourait dans un énième attentat, un bus qui explosait non loin de Termini. Je ne sais pas si le bruit de ces explosions passait les hauts murs du Latran. Ce jeune Fabrizio, j'ai vu sa photo, il était beau, tignasse noire, regard incandescent, c'était un ragazzo qui ne demandait rien ; il aura été sacrifié à cause de ta raideur, de ton intransigeance, celles de ton entourage parce qu'on dit que tu étais aux mains de ton entourage.

« Miltiade, quelle espérance tu avais levée en arrivant ! Un pape noir. Le dieu noir. Ton Église est en lambeaux. L'Urbs explose de toute part. Miltiade, avec ton beau nom de pape des catacombes, tu es toi-même devenu un spectre, le fantôme cloîtré du Latran. Tu rayonnais, au début, sous ta tiare incrustée d'émeraudes, et tu as jeté un voile noir sur l'espérance. Combien de Fabrizio, combien de jeunes Christs auront ainsi perdu la vie dans l'Urbs et dans le monde, à cause de tes reniements, de tes peurs, de tes trahisons ? Tu étais un intellectuel, tu n'étais pas un pasteur. C'est d'un pasteur que l'Église a besoin, pour panser ses blessures, pour renaître.

« Reste au Latran, vieille momie insensible, reste dans tes ors, tes tiaras, tes dentelles. Le peu que tu connaissais du monde s'est étioilé à mesure que toutes ces années passaient. Je ne te souhaite pas la paix, mais un sommeil secoué de cauchemars. C'est tout ce que tu mérites. Et que le beau Fabrizio dorme, lui, en paix. »

Des frelons bourdonnaient dans le ciel. Au début, ce vacarme m'avait alerté, comme si des nuées métalliques avaient brusquement envahi l'espace romain. Le tournoisement des engins noirs, verdâtres, mordorés, n'aurait pas de fin. Ils passaient bas, voulant sans doute vérifier que des terroristes ne s'étaient pas embusqués sur les terrasses et les toits des immeubles. La ville se métamorphosait en citadelle. Pour les obsèques du pape, des délégations étrangères, des hordes de pèlerins et de curieux allaient déferler.

Un instant j'avais pensé partir pour retrouver le calme, la grâce du printemps qui arrivait. Cette surveillance militaire excessive ne m'inspirait guère. Moi qui avais tout fait pour fuir mes contemporains, le bruit, le tumulte du monde, j'étais rattrapé. Cette douceur de vivre que j'avais tant aimée s'éloignait. Mais gagner Milan ou la Toscane était au-dessus de mes forces et je m'étais habitué à mon belvédère de scribe prostré. Quand l'Église se serait donné un nouveau chef, tout cela cesserait, le bal des hélicoptères qui patrouillaient entre le Latran et le Vatican, le resserrement de l'étau policier. Les images que montrait la télévision me donnaient tort : la mort du vieux pape ne suscitait pas les élans de rage qu'elle avait éveillés en moi, mais une émotion immense. Sitôt l'annonce du décès proclamée, la foule avait investi l'esplanade du Latran, la place à l'obélisque, la saignée de la via Merulana et les abords de la Scala Santa. Dans le soir de cette fin mars, des feux avaient été allumés sur le goudron, sur les pavages, au-dessous du palais pontifical aux volets clos.

J'en venais à douter de la justesse de ce que j'avais écrit. Trop de sang, trop de divisions haineuses avaient marqué la fin de ce pontificat pour justifier pareille ferveur. J'avais pourtant cru comprendre que depuis longtemps la voix du pontife romain ne portait plus ; personne ne l'écoutait, des



Églises continentales, en Amérique du Sud et en Extrême-Orient, avaient fait sécession. Le pape lui-même avait fini par disparaître, miné par l'âge, malade, désespéré. Les dernières images que j'avais vues de lui à la loggia du Latran pour Noël, je crois, pouvaient même laisser croire que l'entourage faisait sortir un mannequin, une effigie lointaine tant l'image était floue et brouillée.

J'avais demandé à mon assistant de m'acheter tout ce qui s'était écrit depuis la mort de Miltiade. Il y avait de quoi submerger mon lit ! Le décès advenu, la presse virait à l'hagiographie. Là où j'aurais aimé un peu de distance et de lucidité, nous n'avions droit qu'à une louange massive et unanime. Le pape avait réussi en tout. Il n'avait pas craint de renouer avec les fastes anciens, il avait voyagé, bravant l'hostilité et l'indifférence, il avait osé réunir un concile afin de retisser l'unité de l'Église, il s'était donné pour mission de poursuivre son œuvre malgré la violence, les attentats réguliers, les églises qui brûlaient. Sans doute l'époque manquait-elle de héros, et Miltiade, par la fonction même qu'il occupait, était tout désigné pour en être un. Je devais être mauvais juge. J'étais de souche sceptique et la maladie n'avait pas arrangé les choses.

Le cardinal Sullivan n'appelait plus. Quelques confrères, suisses, français, irlandais, m'avaient témoigné leur soutien à la lecture de « À un pape ». Puis on avait cessé de harceler mon attachée de presse. Les images, la foule qui affluait, et pas seulement d'Afrique, continuaient à me donner tort.

— Arrêtez avec tout cela, avait dit Mario. Je vais vous approcher de la fenêtre si les hélicoptères ne vous gênent pas...

Je ne sais plus ce que j'avais grommelé. Le ciel s'était assombri et la pluie menaçait. Elle arroserait le bivouac géant du Latran. Sur la terrasse, l'averse précédente avait massacré les tulipes dont les pétales jonchaient le sol. J'aurais pu

reprendre ces variations sur l'unité du moi qui m'avaient occupé un temps. Rien ne m'intéressait plus. Rien, sinon ce qui se passait là-bas, dans la nuit auréolée de torches, dans la nef froide où l'on avait fini par exposer la dépouille, vêtue de rouge, du pape. Le corps était très loin, entre le ciborium et l'antique cathèdre de l'évêque de Rome, et il était bien difficile de le distinguer. Même les caméras ne pouvaient pas s'approcher, il n'y avait jamais de gros plan sur le visage, les mains jointes, la haute mitre blanche, la grande croix d'or qui était couchée à sa gauche. Quelque chose se passait là-bas, qui m'arrachait à mes ressassements et à mes jongleries de dramaturge.

Un grand épervier menait le deuil. Il cumulait les fonctions de camerlingue et de doyen du Sacré Collège. Il avait la main sur tout : sur l'Église de Rome, sur l'ordonnancement des rites, sur le calendrier, peut-être même sur le nom du successeur. Ce cardinal Noé était un possible. Il menait le terrible clan italien de la curie qui, ces dernières années, s'était magnifiquement ressoudé. La presse la plus sérieuse voyait en lui un dogmatique revêché, fin manœuvrier, un cardinal mondain qui avait servi le pape en gardant toujours une réserve foncière, un partisan des vieilles valeurs d'une Europe étroite et dure qui tenait à voir s'achever au plus tôt la parenthèse Miltiade. Je l'avais entendu s'épancher à la télévision sur les grandes vertus et l'évidente sainteté du défunt. Rien ne l'arrêtait. Je préférais le voir silencieux, raide et moiré auprès du catafalque, dans cette pose de veilleur et d'ordonnateur des pompes où il ne manquait pas d'allure : tout laissait alors à penser qu'il était sorti d'un tableau.

On donnait encore d'autres noms : Leuwen, l'archevêque de Malines-Bruxelles, le cardinal de Gréville, primat des

Gaules, Mgr Tosi de Milan, Mgr Cingria de Lisbonne : ils constituaient tous la « garde blanche » de Mgr Noé.

« À force de n'être qu'un faiseur de romances, trouve en toi les paroles de vérité, une chanson assez pénétrante pour éveiller l'âme dans la chair assoupie » : ces quelques lignes, je les avais notées avant d'apprendre la mort de Miltiade sans savoir qu'elle aurait en moi ce retentissement. Depuis des années le « faiseur de romances » ne trouvait de dérivatif à la souffrance et au mur qu'il avait face à lui que dans l'invention de ces fantoches dépenaillés qui disputaient des malheurs du temps dans des terrains vagues, des zones frontalières, des caves, des lieux enfouis. On identifiait Julius à ces fables sèches et corrosives où je tordais le cou à toute émotion, à tout jaillissement lyrique. J'étais très *arte povera*. Au début Simon m'avait accompagné, c'était un peintre prometteur, sans le sou, qui badigeonnait de grands fonds quintessenciés qui servaient de décors aux mises en scène de mes pièces. Il lui arrivait encore de me rendre visite dans mon belvédère. Je savais que, depuis, Simon avait rencontré d'autres tentations picturales. Il avait même produit une série de portraits imaginaires d'après une photo du pape, mais je ne les avais jamais vus.

La pluie avait cessé et c'était heureux pour les millions de femmes et d'hommes, très jeunes souvent, qui avaient envahi Rome. D'autant qu'une grande migration s'était amorcée dès que la sentence du cardinal Noé était tombée : le corps du pape serait transporté à Saint-Pierre pour la messe des funérailles. C'était une idée magistrale qui allait sans doute à l'encontre des desseins de Miltiade si attaché au Latran, une manière de reprendre le puissant symbole de la basilique

en manifestant, à la face du monde, que l'Église n'avait pas peur d'un long convoi public, dans une ville sur laquelle elle réaffirmait soudain son emprise. La procession aurait lieu de nuit, dans le froid du dernier jour de mars, un simple suaire translucide posé sur le visage du pape.

Comment le cacher ? J'avais beau sentir l'agacement de Mario, je n'en avais rien à faire. Face à la foule venue de partout, les princes rouges accompagnaient la dépouille de Miltiade, en procession, les mains nues, sans escorte policière excessive, dans une ville étrangement silencieuse où le ballet des hélicoptères s'était calmé. La télévision diffusait continûment — ce qui irritait Mario — les vues de ce long fleuve crêté de torches qui s'arrêtait parfois sur le parvis d'une basilique. Il y avait eu ainsi une série d'oraisons sur les marches parées de rouge de Santa Maria Maggiore. La mort du pape avait rendu à Rome la sérénité et la ferveur, et personne dans cette multitude chamarrée ne semblait craindre le retour des armes et des bombes invisibles.

Simon avait appelé. Il était du côté de la place d'Espagne et souhaitait monter me voir.

— On ne peut plus circuler, la ville est bloquée, avait-il dit en s'asseyant au bout de mon lit. C'est fabuleux, ce qui se passe, le corps du vieux pape, les cardinaux autour, et cette foule folle, des jeunes, des Noirs évidemment beaucoup, des femmes qui hurlent leur chagrin, des drogués, des errants, la fine fleur de l'aristocratie romaine descendue des balcons...

— Tu étais au Latran ?

— Oui, je n'ai jamais rien vu de tel. Des feux étaient allumés partout, devant, sur la grande esplanade hideuse. La foule était compacte dans cette nef sans charme, le pape était placé

*Aux Éditions Christian Pirot*

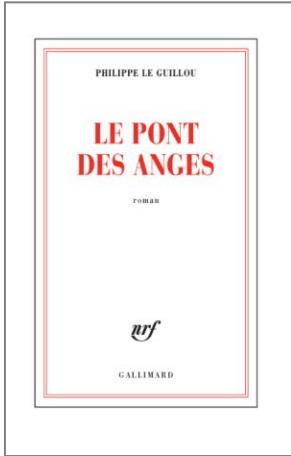
CHATEAUBRIAND À COMBOURG, *essai*, 1997.

*Aux Éditions Ouest-France*

BROCÉLIANDE, *album*, 1996.

*Aux Éditions Terre de Brume*

ÎLES, *album*, 1999.



# Le pont des anges

## Philippe Le Guillou

Cette édition électronique du livre  
*Le pont des anges* de Philippe Le Guillou  
a été réalisée le 30 mars 2012  
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782070137053 - Numéro d'édition : 240354).

Code Sodis : N52033 - ISBN : 9782072465765  
Numéro d'édition : 240356.